

L'histoire des arts au
musée du Génie
Dossier ressources
Tous niveaux



Jean-Charles Gautier,
professeur référent du musée du Génie

Introduction	p. 2
Présentation des œuvres et des supports	p. 4
Les œuvres dans le musée	p. 22
Lexique	p. 23
Pour aller plus loin	p. 24
Renseignements pratiques	p. 25

INTRODUCTION

De l'art dans un musée militaire ? Certains enseignants s'interrogeront peut-être sur la pertinence d'une sortie scolaire au musée du Génie dans le cadre de l'histoire des arts. Nous espérons que les quelques ressources du musée présentées dans ce dossier réussiront à les convaincre de l'intérêt de ce lieu dans ces enseignements. Le musée du Génie peut en effet facilement se prêter à une exploitation pédagogique pour aborder les domaines artistiques des « arts de l'espace » et des « arts du visuel », tant pour les niveaux du primaire que pour ceux du secondaire.

• Des ressources pour les élèves du primaire et du secondaire

Pour les niveaux du primaire, le musée offre des supports de choix pour **certains objets d'étude de la liste de référence** :

- Le château fort (Moyen Âge)
- Une architecture militaire (Temps modernes)
- Un ouvrage d'art (pont) (Le XX^e siècle et notre époque)

En ce qui concerne le secondaire, plusieurs ressources du musée s'insèrent aussi facilement dans la thématique « **Arts, États et pouvoir** » au collège, et dans les thématiques « **Arts et idéologies** » et « **Arts, mémoires, témoignages, engagements** » au lycée.

• Des sorties scolaires combinées à imaginer

L'histoire des arts invite à nouer des partenariats avec des sites culturels. Le BO N°32 du 28 août 2008 précise que l'« enseignement de l'histoire des arts implique, avec l'aide des partenaires concernés, la fréquentation des lieux de création, de conservation et de diffusion de l'art et de la culture, relevant notamment du patrimoine de proximité. » À ce titre, nous tenons à rappeler qu'une convention a été signée entre l'Inspection Académique de Maine-et-Loire et le musée du Génie. En outre, une sortie au musée du Génie pourra aisément se combiner avec des activités/visites dans les autres structures culturelles de l'agglomération angevine : château d'Angers, musées d'Angers, Archives départementales de Maine-et-Loire.

• Des possibilités d'exploitation dans le cadre du socle commun

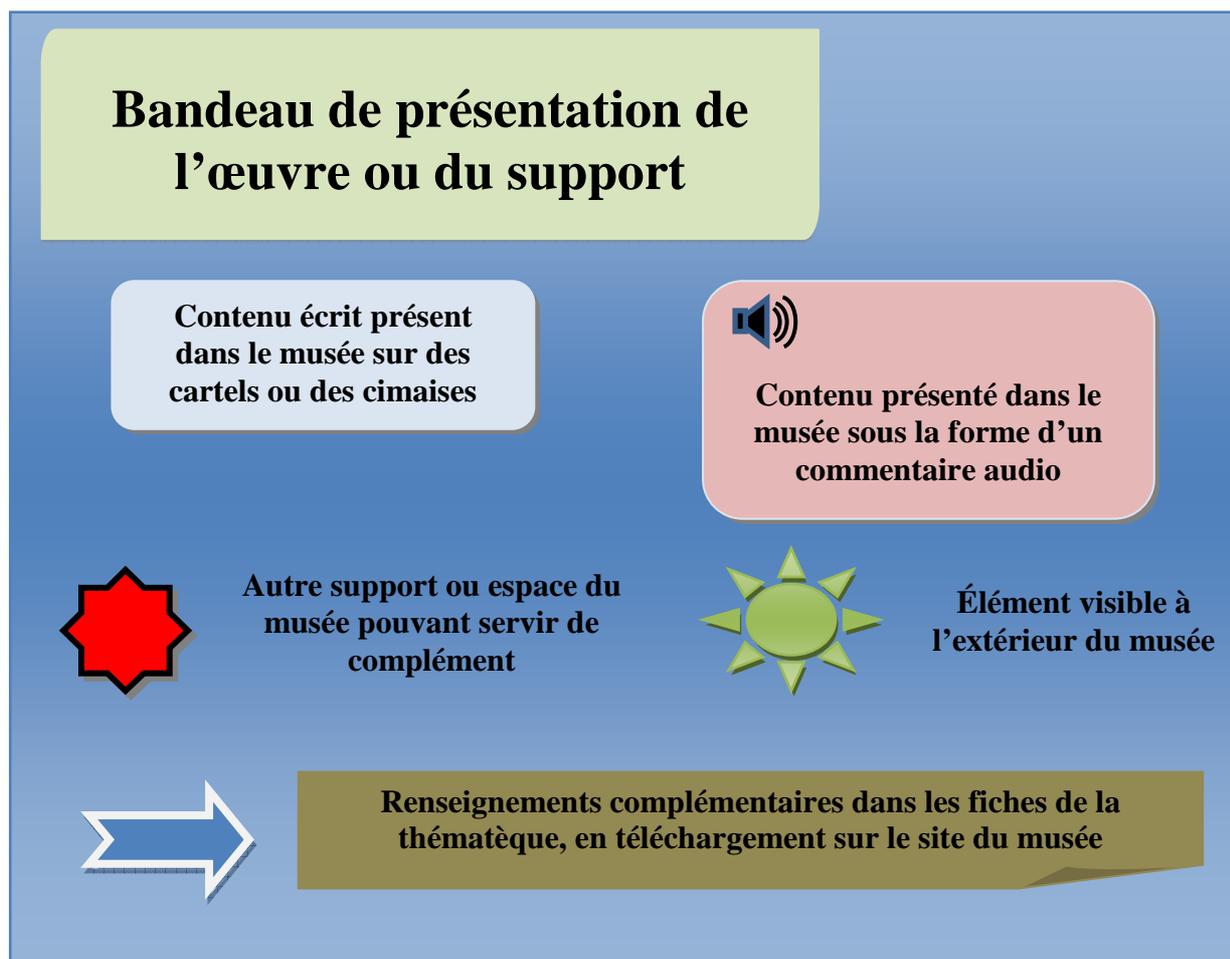
Moment privilégié d'activités transversales, une sortie au musée offre une occasion idéale pour **évaluer certains items du socle commun**, notamment en ce qui concerne la **compétence 1 (la maîtrise de la langue française)**, la **compétence 5 (la culture humaniste)**, et la **compétence 7 (l'autonomie et l'initiative)**.

Ce nouveau dossier pédagogique ne vise pas une présentation exhaustive des ressources du musée pour l'histoire des arts. Nous avons souhaité présenter quelques pièces ou supports majeurs du musée, sélectionnés pour leur force d'évocation, leur richesse informative, et leurs liens avec les thématiques des programmes. Notre souci a été de présenter précisément les contenus écrits et audio présents dans le musée (voir page 3), de manière à ce que les enseignants puissent imaginer leur propre parcours pédagogique. Bien sûr, nous espérons aussi prochainement pouvoir proposer des pistes d'exploitations pédagogiques adaptées aux différents niveaux.

Laissons maintenant les œuvres parler : académiques ou insolites, gageons qu'elles incitent les enseignants à franchir les portes de ce musée et à consulter l'« offre pédagogique » sur Internet (site de l'Inspection Académique de Maine-et-Loire et site du musée du Génie).

PRÉSENTATION DES SUPPORTS

Bandeaux et pictogrammes utilisés dans la présentation des supports d'étude. Les commentaires extérieurs aux cartouches présentés ci-dessous sont apportés pour compléter l'analyse des œuvres mais ne figurent pas dans le musée.



Photographie de Fort-la-Latte



Photographie du Fort-la-Latte, Côtes-d'Armor, musée du Génie

Contenu de la cimaise à gauche de la photographie de Fort-la-Latte :

Le château fort, symbole de la féodalité XI^e au XIII^e siècle

La menace barbare disparue, « en l'an mil, la France se couvre d'un blanc manteau d'églises » (moine Glaber, abbaye de Saint-Denis). La multiplication des chantiers d'églises ou de monastères conduit à mieux maîtriser l'art de bâtir. Les techniques employées serviront aussi pour les nouvelles fortifications.

Le bois fait place à la pierre qui résiste mieux aux projectiles et au feu.

La motte féodale est remplacée par le donjon « barlong », massif rectangulaire raidi de contreforts. Entouré d'une enceinte maçonnée, il est l'ancêtre du château fort seigneurial qui marquera, des siècles durant, le paysage de la France.

Le château fort, symbole du pouvoir seigneurial, sert à la fois de logement et d'abri pour le seigneur et les siens, de refuge, dans la cour basse – ou bayle – pour la population du lieu. Il est également base de départ des opérations militaires, centre logistique protégeant les réserves et souvent contrôle-péage des axes de circulation.

Contenu de la cimaise à droite de la photographie de Fort-la-Latte :**Le temps du Roi****XIII^e et XIV^e siècles**

De Philippe Auguste à Saint Louis, le roi de France s'efforce de protéger les frontières du royaume en construisant des châteaux forts : dans la vallée de l'Epte face aux Anglais de Normandie, à Carcassonne et dans les Corbières face au Sud.

Le roi protège aussi sa capitale. Ses enceintes mettent Paris à l'abri des incursions venues de l'Ouest (Normands, puis Anglais).

Contre les révoltes populaires, le Louvre, hors la ville, ou Vincennes, servent de refuge royal.

Une architecture militaire complexe s'affirme, conçue et réalisée par les « **engigneurs du Roy** », précurseurs des officiers du Génie.

En dehors de la photographie, il n'y a pas de texte sur le Fort-la-Latte au musée du Génie. Néanmoins, cette construction érigée au XIV^e siècle, puis restaurée du XVII^e au XX^e siècle, conserve un aspect féodal évident. La confrontation de la photographie avec les maquettes qui retracent l'évolution de la fortification permet facilement aux élèves d'essayer de dater certains éléments médiévaux du monument. L'analyse des principaux aspects des fortifications de Vauban donne aussi des clés de lecture pour identifier les parties de l'édifice datant du XVIII^e siècle. C'est là l'un des intérêts manifestes de ce monument.

Le château s'est d'abord appelé La Roche-Guyon au XIV^e siècle, du nom du seigneur Goyon, Etienne III Goyon, constructeur de l'édifice, dans le contexte mouvementé de la guerre de Cent Ans.

La photo aérienne témoigne de l'union du château et du rocher : les bâtisseurs ont utilisé les qualités naturelles de défense du lieu. Sans entrer dans les détails des nombreux remaniements qui ont affecté l'édifice, notamment au cours du XVIII^e siècle, on peut toutefois, de l'extrémité sud de la presqu'île au rempart nord, repérer des ensembles importants d'une défense organisée en profondeur.

On observe d'abord un pont dormant et un premier pont-levis, tous deux fortement remaniés au XVIII^e siècle.

Ensuite, un premier châtelet défend l'entrée d'une barbacane, premier ouvrage défensif destiné à retarder l'entrée de l'ennemi. Le mur d'enceinte de cette barbacane, polygonal, est l'œuvre de Siméon Garengneau, un disciple de Vauban.

Depuis la cour de la barbacane, l'accès au château se fait par un deuxième châtelet précédé d'un pont dormant/pont-levis.

Notons que la tour sud fait partie, comme celle du châtelet d'entrée, de l'enceinte du XIV^e siècle. Sa base est talutée afin de provoquer le rebond dans le fossé des projectiles lancés depuis le haut des murs par les défenseurs.

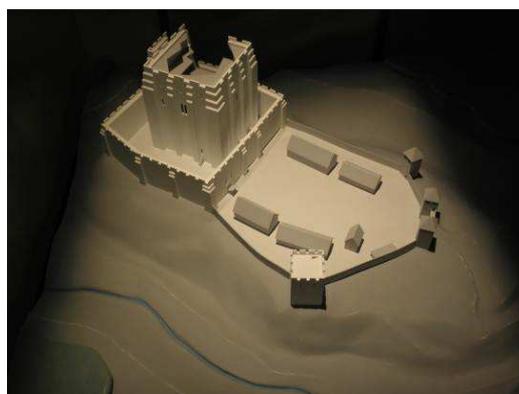
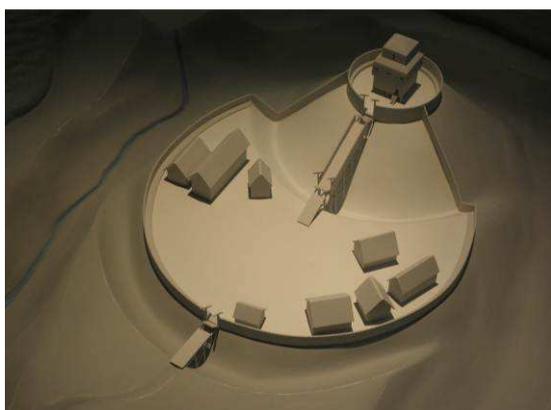
Une fois entré dans la deuxième cour, on repère quelques éléments architecturaux importants du site :

- le logis du gouverneur, contigu à la tour sud et accolé à la courtine,
- une petite chapelle du début XVIII^e siècle, accolée à la muraille,
- l'imposant donjon. Cette grosse tour ronde, au cœur de la deuxième cour, n'a pas été trop remaniée. Elle remonte au XIV^e siècle. Elle abritait à l'origine le seigneur et sa famille au premier étage. Une salle basse était destinée aux archers et arbalétriers. Le second étage était réservé aux soldats chargés du guet. Au sommet du donjon, un parapet limite la galerie de mâchicoulis.

L'apparition du canon voit le château perdre ses chemins de ronde au profit de plates-formes d'artillerie. Les murailles du château médiéval ont été transformées au XVIII^e siècle : on aperçoit sur la photographie les importants remblais qui ont été édifiés pour amener les canons à hauteur des courtines.

Ce rapide historique montre qu'il est aussi possible d'envisager une étude de cette forteresse en fonction du contexte historique. Il s'agit d'abord d'un château féodal de la Guerre de Cent Ans. Après l'annexion du duché par le Roi de France, il a un rôle militaire de protection d'une frontière maritime (c'est une forteresse côtière assez peu remaniée en raison de ses défenses naturelles et de son isolement). Enfin, à une période où la défense des côtes va se limiter progressivement à celle des ports, des embouchures de fleuves, des passes et des sites favorables aux débarquements d'envergure, Fort-la-Latte connaît désintérêt et abandon.

La forteresse bretonne a servi de cadre au tournage du film *Les Vikings*, de Richard Fleischer, sorti en 1958. Dans ce film, le château sert d'écrin à des événements qui sont sensés se dérouler au X^e siècle. L'anachronisme est donc évident, et des élèves pourront facilement imaginer, avec les maquettes de l'évolution de l'architecture castrale, quel type d'édifice aurait dû être utilisé pour ce film.

**Contenu du cartel :**X^e siècle :

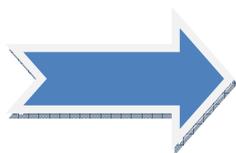
Tour en bois au sommet d'une butte artificielle en terre : la motte féodale

Contenu du cartel :XII^e siècle :

Donjon et première enceinte maçonnés avec une « cour basse » occupant partiellement le site

**Contenu du cartel :**XV^e siècle :

Donjon réaménagé dominant la « cour haute » avec une imposante enceinte fortifiée maçonnée, l'ensemble occupant la totalité du site



Voir aussi les fiches de la thématique consacrées à l'évolution du château fort (à partir des maquettes du musée) et à l'artillerie médiévale : <http://www.musee-du-genie-angers.fr/doc-fiche-1.pdf>

Portrait de Vauban

Contenu du cartel :

Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707).

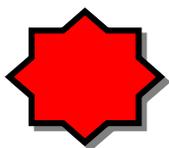
Ce tableau représente Sébastien Le Prestre de Vauban peint par Le Blot en 1864. C'est une copie d'un tableau peint par Charles Philippe Auguste Larivière (1798-1876) et commandé pour Versailles en 1833. Il a été présenté au salon l'année suivante. Ce tableau est lui-même peint d'après un tableau de Rigaud, conservé à Paris au Service historique de la Défense.

Le tableau peint par Larivière est en dépôt à la sous-préfecture à Saverne (inventaire des tableaux des musées de Versailles). Larivière est un peintre de compositions religieuses, de sujets militaires, de scènes de guerre et de portraits. Il fut l'élève de Girodet et du baron Gros. Il reçut le grand prix de Rome en 1824. De nombreux musées possèdent des œuvres de ce peintre, particulièrement celui de Versailles. Vauban est représenté avec son bâton de maréchal et le cordon de l'ordre du Saint-Esprit.



Ce tableau est une copie signée Le Blot et datée de 1864. Le tableau original date de 1833 et fut réalisé par Philippe Auguste Larivière pour le musée inauguré à Versailles en 1837 par Louis-Philippe. Rappelons que dans ce projet muséographique consacré « à toutes les gloires de la France », celui-ci désirait réconcilier les Français avec leur passé. Le tableau de Vauban est donc une peinture d'histoire, genre considéré comme majeur par le mouvement académique.

Plusieurs éléments contribuent à magnifier le maréchal. Remarquons d'abord la taille importante du tableau (218.5 X 143.5 cm). Ensuite, la réalisation est éclatante et campe un héros. Le personnage en pied occupe les deux tiers de la composition. Il est représenté probablement dans une situation de commandement, dirigeant depuis sa tente (dont on notera la qualité du tissu qui suggère l'apparat qui accompagne toute fonction d'importance à cette époque) les opérations du siège d'une place forte. L'ouverture de la tente ménage en effet une perspective, un peu sombre sur cette copie du tableau, sur la place forte convoitée et sur les tranchées d'approche que les soldats sont en train de construire. Notons aussi la posture de grandeur de l'officier. La cuirasse est particulièrement étincelante, alors que l'ingénieur devait à son époque porter une cuirasse plus sombre, typique du soldat de tranchée. À l'intérieur du musée, il est possible de contempler une cuirasse du XVIII^e siècle.

**Contenu du cartel :**

Cuirasse (époque XVIII^e siècle).
Poids : 13.95 kg.
Musée du Génie



Attardons-nous enfin sur les objets et les insignes de prestige du personnage. Vauban tient dans sa main droite un bâton de Maréchal de France, la plus haute dignité militaire. Il reçoit cette distinction tardivement, en 1703. Sur ce tableau, le bâton de maréchal est représenté dans une forme connue au XVIII^e siècle. De même, l'épée, signe de noblesse, est ici le symbole de la fonction et de la dignité du personnage. La ceinture blanche qu'il porte à la taille symbolise le commandement. Il porte aussi le cordon bleu de l'ordre du Saint-Esprit qu'il reçut en 1705, une distinction réservée d'ordinaire à la plus haute noblesse. Bien qu'issu d'une famille de petits hobereaux bourguignons, c'est donc un Vauban en pleine gloire qui est ici représenté. Vauban tient dans sa main gauche un plan (probablement le plan des fortifications bastionnées qu'il est en train d'assiéger). L'œuvre rend ici hommage au poliorcète (c'est-à-dire au preneur de places fortes). La figuration de ce document rend aussi hommage au grand bâtisseur de fortifications. Notons enfin la cicatrice qu'il porte sur la joue et qui correspond à une blessure par un coup de mousquet au siège de Douai en 1667. Ce détail apporte une touche de réalisme au tableau et renforce le portrait du héros.

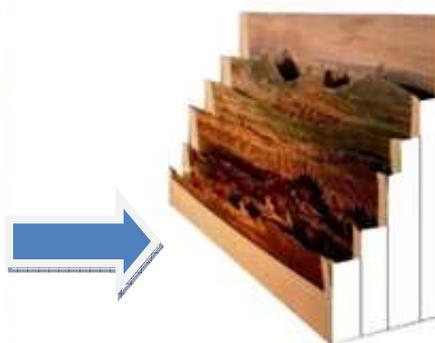
Au final, cette œuvre académique campe l'image d'un petit noble parvenu au sommet de la société, grâce au mérite, à ses capacités dans l'art de la poliorcétique et de la fortification. Cette peinture répond donc parfaitement au programme muséographique versaillais de Louis-Philippe.

Diorama du siège de Besançon

Le musée présente un diorama du siège de Besançon. Un diorama est une représentation muséographique en volume, correspondant ici au découpage en plans d'un tableau de Van der Meulen :



Tableau de Van der Meulen.
La prise de Besançon, 1674



Plans en relief du diorama du
siège de Besançon au musée du Génie.





(durée 3 minutes) :

Février 1674, l'armée de Louis XIV assiège Besançon, ville depuis longtemps espagnole. La Franche-Comté doit redevenir française. Il faut empêcher les troupes espagnoles qui s'y trouvent de rejoindre et d'aider les Pays-Bas, autre ennemi du roi. Vauban dirige le siège.

« On est arrivé au début du mois de février. Nous étions bien 30 000 hommes. On s'est mis à creuser une longue tranchée devant la ville : personne ne doit en sortir, pas plus que d'entrer. Dans la plaine, on a installé les bivouacs, avec ce froid ! Les ingénieurs de Vauban nous commandent. Il faut creuser les tranchées et creuser encore pour arriver très près de la ville. De la citadelle, on croit qu'elles vont droit, mais non, elles zigzaguent, c'est bien plus long ! Mais il est vrai que du haut de l'enceinte les Espagnols peinent à nous repérer. Ils peuvent toujours nous tirer dessus : c'est comme si notre troupe était sous terre ! Ah ! Ah ! Ah ! Les artilleurs du roi ont pu acheminer des canons à 400 mètres de l'enceinte. Ils les ont mis sur des cavaliers, enfin, comme sur des buttes en terre quoi ! »

Les canons devant l'enceinte peuvent atteindre efficacement les positions espagnoles dans Besançon, et la citadelle, au-dessus de la ville, ne facilite pas les choses. Il y a probablement 10 000 Espagnols et mercenaires, mais également 1500 miliciens de la ville. Vauban décide donc de monter des pièces d'artillerie, sur la colline de Chaudanne, pour permettre des tirs sur la ville : cela distraira les défenses ennemies et facilitera l'attaque des murs en bas. Les pièces sont très lourdes, 2 tonnes et demie, et les gardes suisses, en charge de la mission, peinent à les hisser tout en haut.

« Personne n'y croyait, le roi lui-même est allé là-haut, donner force et courage aux gardes suisses. Pensez, des pièces si lourdes, mais il faut faire taire les Espagnols ! »

Les murs franchis par les meilleures troupes du roi, la ville tombe. La citadelle, quant à elle, résiste 10 jours de plus. Le siège a duré 27 jours. Le système de défense de la citadelle inspire Vauban. À peine la ville prise, il se met à l'œuvre et modifie le dessin des défenses. Besançon est un succès des méthodes de Vauban pour attaquer. Elle devient aussi un modèle exemplaire de fortification en montagne.

Ce diorama a été composé à partir d'un tableau d'Adams Frans Van der Meulen (1632-1690) datant du dernier quart du XVII^e siècle. Cette œuvre représente le siège de Besançon en 1674, un événement important de la conquête de la Franche-Comté. Le tableau d'origine est conservé au musée du Temps à Besançon.

Le peintre :

Peintre d'origine bruxelloise, Van der Meulen rejoint l'équipe chargée d'immortaliser l'image du roi. Il accompagne Louis XIV dans de nombreux voyages. Même si son œuvre est marquée par la propagande royale, elle permet de saisir certains aspects du roi de guerre.

Le siège de Besançon a lieu en 1674, dans le cadre de la guerre de Hollande (1672-1678). La peinture campe une armée importante. L'artiste veut montrer la puissance de l'armée de Louis XIV. La France a alors la plus importante population d'Europe. Cette donnée démographique explique largement l'ampleur des effectifs de l'armée française. Lors de la guerre de Hollande, la campagne en Franche-Comté mobilise environ 50 000 hommes. Par ses effectifs et son budget, l'armée est au cœur de l'État « louis-quatorzien ».

L'armée apparaît organisée et le siège méthodique. En premier lieu, cette impression d'organisation est due au tableau. Les scènes de siège de van der Meulen obéissent à une organisation tripartite qui ordonne fortement notre vision. La guerre est ici peinte comme une pièce de théâtre. Au

premier plan sont représentés le souverain et sa cour. Au second plan se déploie l'armée, parfaitement rangée et équipée. À l'arrière-plan, la place assiégée figure dans un paysage très soigné. Cette organisation et ce siège méthodique ne sont pas qu'une vision de l'esprit. La guerre de siège est une entreprise finement préparée. Les sièges nécessitent des moyens logistiques importants. L'approche de la place s'effectue grâce à un système de tranchées qui permet de progresser à couvert en limitant le nombre de pertes. Le rôle dévolu à l'artillerie est aussi apprécié en fonction de la topographie. Elle est chargée de neutraliser le feu de la place assiégée, de gêner les sorties de l'ennemi, de désorganiser les défenses et de soutenir l'assaut de l'infanterie. Sur le tableau, on repère les fumées des tirs de l'artillerie française depuis les hauteurs de Chaudanne et Bregille. Si l'attaque n'est pas uniquement frontale, elle peut se traduire par des bombardements directs de la place, comme à Besançon.

Il se dégage du tableau une atmosphère de guerre propre, de guerre spectacle. Nous sommes ici au cœur de la propagande et de l'image que Van der Meulen doit donner du roi de guerre. Le roi veut montrer qu'il est présent sur le champ de bataille, en tant que premier des guerriers. Avant le siège, Louis XIV affectionne les inspections de ses camps et de ses régiments, bien rangés, en ordre de bataille. Le roi assiste à de nombreux sièges et est parfois accompagné de la cour, voire de la reine et du dauphin, comme au siège de Besançon. Si Vauban dirige la tranchée, il n'est que le bras de Louis XIV. Van der Meulen n'est pas le seul à participer à cette mise en scène de l'attaque des places. Charles le Brun a représenté le siège de Maastricht (1673) et celui de Gand (1678) sur le plafond de la Galerie des Glaces. La propagande ne garde en revanche que le souvenir glorieux du roi. Lors du siège de Besançon, les tirs de l'artillerie font des victimes dans la ville. Une partie de la garnison, qui tentait d'échapper à la reddition, est massacrée. Ces faits ne sont pas représentés par le peintre.

Van der Meulen a marqué son temps par ses qualités de paysagiste et de coloriste. Il s'est spécialisé dans les peintures de bataille. Son œuvre a participé de la gloire du roi Soleil.

L'architecture de la caserne « citoyenne »



Entrée actuelle de l'école du Génie, 106 rue Éblé. À l'arrière-plan, la caserne Éblé.



La caserne Éblé au début du XX° siècle. Photographie de la cimaise du musée du Génie.

Contenu de la cimaise :

La caserne nouvelle naît en 1875 de la nécessité de loger les 700 000 hommes soumis à la « conscription nationale » par les lois de la République (1872 à 1913). Cette caserne urbaine, construite en périphérie pour des raisons économiques, et proche des nouvelles gares pour des raisons opérationnelles, répond aux trois fonctions d'instruction, de maintien de l'ordre et de contacts sociaux avec la population. Sa construction est souvent à la charge de la ville qui, en retour, bénéficie des activités multiples de la garnison.

Elle est composée de trois bâtiments imposants encadrant une vaste esplanade fermée par une grille, gardée par deux postes de garde symétriques parfois accompagnés de guérites peintes aux trois couleurs.

Jusqu'au XVII^e siècle, il y avait peu de casernes. La règle était de loger les troupes chez l'habitant, servitude mal acceptée. Cette pratique cesse en temps de paix à partir du XVII^e siècle. Vauban conçoit des casernes pour ses places et les met en service. Sous le règne de Louis XV, une certaine rationalisation s'opère, les constructions se différencient selon l'usage. Au cours du XIX^e siècle, le confort de la troupe s'améliore progressivement avec les casernes de type Haxo, Emy et Belmas. Mais, jusqu'en 1870, les guerres et les difficultés financières imposent le recours à la réquisition de locaux plus ou moins adaptés.

À Angers, sous la Révolution, les biens nationaux deviennent casernes. C'est le cas de la Visitation, ancien couvent transformé en caserne d'infanterie, de l'ancienne académie royale d'équitation qui devient caserne de cavalerie, ou de l'hospice St Jean qui absorbe le surplus d'effectif. La première caserne spécifique est le quartier d'Espagne, construit en 1865 pour la cavalerie (place Lafayette). La III^e République construit la caserne Éblé pour les pontonniers en 1881, la caserne d'infanterie Desjardins (route de Paris) en 1902, la caserne d'artillerie Langlois (Verneau actuellement) en 1911.

Les casernes anciennes ont été aliénées avec la mise en service des casernes III^e République. Une dernière vague d'aliénation au cours des années 1990 a transformé les casernes Espagne et Desjardins à un usage civil. Certains vestiges témoignent cependant de cette époque.

Le plan-relief de Landrecies



(durée 3 minutes 30) :

Ce plan-relief est une copie de la riche collection de Louis XIV et de Louvois, son ministre d'État. Il vous montre la ville de Landrecies et son enceinte, au milieu du XVII^e siècle. Vauban a dessiné cette enceinte après avoir conduit, à 22 ans à peine, le siège qui a permis au général de Turenne de reprendre la ville aux Espagnols. Construite de part et d'autre de la Sambre, Landrecies synthétise parfaitement les principes architecturaux de Vauban.

« La ville est entourée d'une enceinte composée de cinq bastions, reliés par des courtines. L'enceinte est percée de 2 portes : la porte du sud dans la direction de la France, et la porte du nord, dans la direction du Quesnoy. La défense est complétée par ce que l'on appelait alors une manœuvre à eau, qui permettait l'inondation de l'ensemble des fossés grâce aux batardeaux, sortes d'écluses améliorées par Vauban, qui contrôlent les eaux de la Sambre. Les courtines, comme les portes, particulièrement vulnérables, sont masquées de la vue de l'ennemi et défendues par cinq demi-lunes. Certaines, destinées à retarder l'assaut, sont renforcées par un réduit. »

Les bastions sont également protégés par des contre-gardes et défilés au feu des canons, c'est-à-dire à l'abri de leurs trajectoires de tirs. En avant du fossé, un chemin couvert permet aux fusiliers de couvrir le glacis de leurs tirs, pour en interdire l'accès. Des traverses en terre les protègent également, leur évitant d'être pris par des tirs en enfilade. Des escaliers en pas de souris permettent aux combattants de se replier dans la place depuis le chemin couvert.

« La ville basse bénéficie du même principe défensif, avec sa propre enceinte. Ce grand ouvrage à cornes est protégé à l'avant, son point le plus vulnérable, par une demi-lune. L'ensemble est complété par un chemin couvert et un glacis. 1500 à 3000 hommes forment une garnison qui défend Landrecies. Vauban en conçoit donc et réalise les premières casernes. Il imagine aussi des magasins qui stockent plus de 200 tonnes de réserves, de bois, de fourrage et de vivres, permettant de tenir un mois de siège. Enfin, il fait construire un arsenal qui abrite l'armement et des poudrières. Dans la ville basse, un hôpital reçoit les blessés ; à côté, une place d'armes, où se rassemblent les troupes. »

Enfin, ce plan montre aussi la ville au XVII^e siècle avec ses rues rayonnantes et sa halle centrale. On y retrouve aussi les traces de l'ancienne bastide du XIV^e siècle, celles de l'ancien château fort, et de l'enceinte du Moyen Âge. La représentation des espaces extérieurs est particulièrement traitée : on y voit les chaussées de terre, les pâturages, les cultures, et le faubourg, autour de la porte de France.

Contenu écrit sur la cimaise du musée :**LANDRECIES : NAISSANCE D'UNE VILLE FORTIFIÉE DE L'EUROPE DU NORD****Un site exposé du I^e au XX^e siècle.**

Landrecies est placée sur la route naturelle de toutes les invasions venues du nord de l'Europe qui déferlent sur la France, depuis le I^e siècle jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi, Landrecies se trouve, à la fois, exposée à tous les risques et enrichie du commerce qui emprunte ce passage. Un site convoité qui devra se **défendre**.

Une ville commerçante.**Un péage fortifié.**

Faute de routes, la rivière, comme toutes les voies navigables, pendant plus de 15 siècles, est la voie commerciale privilégiée. Contrôler ce passage permet au seigneur local de s'enrichir. Un premier « donjon péage » est érigé aux Étoquies, point de départ de Landrecies.

Une enceinte fortifiée.

Dans le Moyen Âge florissant, les villes du Nord s'enrichissent. Une bourgade de commerçants se crée, protégée par une première enceinte classique du XIII^e et XIV^e siècles. C'est une suite de tours et de courtines, absorbées plus tard par l'enceinte bastionnée « à l'italienne ».

Une ville fortifiée, la première enceinte bastionnée

Aux confins du Royaume de France et des Pays-Bas espagnols, Landrecies passera alternativement de François I^{er} à Charles Quint. Le roi de France fait bâtir par un de ses ingénieurs italiens du nom de Girolama Marini, une nouvelle enceinte « bastionnée » reprise et renforcée par les Espagnols.

Une ville remaniée par Vauban.

La ville, prise par les troupes de Louis XIII, rendue aux Espagnols, est finalement assiégée par Turenne qui reprend Landrecies grâce aux travaux d'un jeune ingénieur : Vauban. La ville redevenue française, est renforcée et modernisée par le futur maréchal.

Les plans-reliefs.

Les plans-reliefs permettent de vérifier ce que pouvait être l'espace du combat : les points forts et les faiblesses de la ville assiégée sont repérés et identifiés. Le plan-relief de Landrecies est l'une des pièces d'une collection de plus de 150 places fortes, voulue par Louvois pour Louis XIV.

Pourquoi ?

- Un outil de travail (contrôle des travaux depuis Paris, entraînement à la conduite des sièges)
- Un outil de réflexion (occupation stratégique d'une région, d'une vallée, d'un fleuve)
- Un témoignage visible de la puissance du roi

Quand ?

1668 : Louis XIV décide leurs constructions sur la proposition de Louvois.

1697 : 150 plans déjà réalisés, mis à jour aux XVIII^e et XIX^e siècles.

Par qui ?

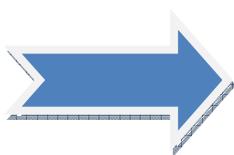
Par les « ingénieurs du Roi » aidés de dessinateurs et géographes de l' « Atelier Royal » à Paris (plus tard à Lille et à l'École Royale de Mézières)

Où ?

La collection est présentée dans la « Galerie du bord de l'eau » qui joint les Tuileries au Louvre. Les visiteurs n'étaient acceptés que sur autorisation du roi. Ceux qui ont survécu au pillage et aux déménagements sont présentés aujourd'hui sous les combles de l'Hôtel national des Invalides, à l'exception des plans du Pré carré regroupés au musée des Beaux-Arts à Lille.

Comment ?

Chaque plan-relief (certains font plusieurs dizaines de mètres carrés) est composé de « tables » en bois soigneusement assemblées. Le relief est réalisé en carton mâché et en soie hachée mêlée de sable de couleurs suivant les sols et les cultures. Les maisons et les fortifications sont taillées dans des blocs de bois tendre revêtus de papier peint imitant façades et toitures. La végétation est représentée par des fibres de soie sur fils de métal.



Voir aussi la fiche de la thématique consacrée à l'évolution du château fort et à la forteresse bastionnée à partir des maquettes du musée :
<http://www.musee-du-genie-angers.fr/doc-fiche-1.pdf>

Par rapport aux châteaux forts, les fortifications de cette époque ne sont plus en hauteur : pas de tours, pas de donjon. L'architecture bastionnée cherche à diminuer les angles morts, son tracé est très géométrique. Le système de fortifications de Vauban est aussi consommateur d'espace : le but des différents éléments défensifs est de s'adapter à l'évolution de l'artillerie, et d'allonger la durée du siège par un système de défense en profondeur (notons que cette utilisation de la profondeur sera de plus en plus accentuée dans les réalisations plus tardives de l'ingénieur).

On peut ajouter que Landrecies n'est pas une création ex nihilo. Vauban réaménage un site déjà ancien et fortifié. Les réalisations ex nihilo de places fortes, comme celle de Neuf-Brisach, sont l'exception. À Landrecies, le noyau urbain est ancien. Vauban s'adapte à l'existant et au terrain, et ne « plaque » pas un tracé idéal.

Signalons la présence des casernes, bien identifiables sur la maquette. À cette époque, la règle était de loger le soldat chez l'habitant, pratique très décriée. De ce fait, la construction des casernes est l'un des éléments d'une organisation nouvelle de l'armée par un pouvoir fort.

Rappelons enfin que les places fortes englobent une population civile et une population militaire. La présence de l'église, au centre de la communauté, permet d'assurer la pratique religieuse de la population dans le cadre de la monarchie catholique. Elle constitue aussi un point en hauteur pour surveiller les environs.

Les plans-reliefs sont des œuvres d'art. Aujourd'hui encore, la qualité de ces maquettes est impressionnante. Elles montrent le savoir-faire des « ingénieurs du Roi », des dessinateurs et des géographes de l'époque. Les élèves auront sûrement remarqué la finesse de la réalisation, même s'il s'agit ici d'une copie. Sur les plans-reliefs originaux, on utilise des matériaux naturels, notamment du fil de soie pour la végétation, du sable pour les routes, etc. Au XVII^e siècle, les plans-reliefs sont des documents secrets, seuls quelques invités autorisés, raison d'État oblige, pouvaient les contempler. Au début du XVIII^e siècle, ils furent progressivement installés dans la Galerie du Bord-de-l'Eau, qui joint alors les Tuileries au Louvre.

Au même titre que les rapports demandés aux intendants, les plans-reliefs sont des documents d'informations, indispensables à un roi qui souhaite dominer le territoire de son royaume. Selon l'expression de Joël Cornette, ces grandes maquettes participent ainsi à « la mémoire du territoire du roi ».



Les détails du plan-relief révèlent la précision de la représentation.



Le buste vandalisé de Joffre



Contenu du cartel :

Joseph Joffre (1852-1931)

Le 8 juillet 1934, un buste en bronze du maréchal Joffre est inauguré au camp des Matelots afin de commémorer la figure de ce « grand » sapeur ayant commandé le 5^e Régiment du génie en 1899.

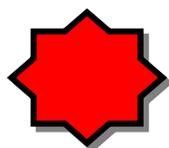
En juillet 1940, les troupes allemandes brisent ce buste et mutilent la tête à coups de masse. La tête est récupérée par un ouvrier civil qui la conserve pendant tout le conflit.

Elle est remise officiellement au régiment le 6 octobre 1946. Depuis cette date, cette relique était conservée dans le patrimoine du 5^e Régiment du génie jusqu'à sa dissolution en juin 2010.



Joffre est un officier qui a fait sa carrière dans l'arme du Génie. En 1911, il devient chef d'état-major général de l'armée et vice-président du Conseil supérieur de la guerre. Au début de la Première Guerre mondiale, il est commandant en chef des armées françaises du Nord et du Nord-Est. Au début du conflit, il sous-estime la puissance de feu de l'artillerie allemande. Les pertes françaises sont importantes et il perd la bataille des frontières (14 /24 août). Il est à l'origine de la victoire de la Marne (5/12 septembre 1914) et de la stabilisation du front après l'arrêt de la « course à la mer ».

Après la victoire de la Marne, l'opinion publique lui voue un véritable culte. Cependant, le général est partisan d'une guerre offensive très coûteuse en hommes, qui ne parvient pas à percer le front ennemi. L'échec de la bataille de la Somme (juillet/octobre 1916) porte atteinte à son prestige. Il est remplacé par Nivelle. Joffre est fait maréchal de France en décembre 1916 et peut ainsi quitter ses fonctions par la grande porte. Le gouvernement français, misant sur son prestige, l'envoie en mission à Washington pour préparer l'entrée en guerre des États-Unis.



Contenu du Cartel :

Composition de la vitrine consacrée au maréchal Joffre au musée du Génie :

- Le manteau bleu horizon avec les sept étoiles du maréchalat.
- L'épée du maréchal.
- Une montre.
- Une urne contenant de la terre de Verdun.
- Un portrait du maréchal.



Un module de pont Bailey



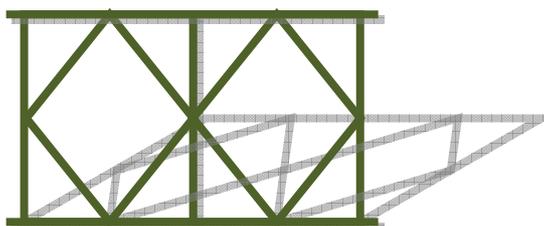
Le pont Bailey est un pont modulaire composé de pièces qui s'assemblent à la main, comme un modèle « Meccano ».

Ce pont tient son nom de son inventeur, Sir Donald Bailey, un ingénieur civil de l'armée britannique à l'EBE (Experimental Bridging Establishment). L'invention de ce pont se comprend dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale. En effet, lors de leur repli des pays occupés, les Allemands et les Italiens font sauter de nombreux ponts pour retarder l'avance des Alliés. En 1941, Donald Bailey dépose un brevet d'invention sur le pont modulaire préfabriqué et portatif. L'ensemble des éléments du pont peut être transporté par camions.

Le génie de la conception du pont Bailey réside dans la facilité et la rapidité de son montage. Sans aucune aide mécanique, une équipe du génie (Royal Engineers) pouvait monter et démonter un pont rapidement et très facilement. Le pont est assemblé sur la rive, puis poussé vers son emplacement prévu. Deux heures suffisent à 40 sapeurs pour installer un ouvrage basique de 20 mètres de long. Pour Philippe Bauduin, « en totalisant les ponts construits à la fois par les Britanniques, les Canadiens, le Polonais, les Américains et les Français, on peut avancer qu'il y aurait eu près de 1000 ponts Bailey lancés en Normandie » (totalité des départements normands). Le même auteur rapporte dans le prologue de son ouvrage sur les ponts Bailey, une citation d'Eisenhower qui aurait dit « Le pont Bailey est l'une des trois innovations majeures de la guerre avec le radar et les bombardiers lourds ». L'existence de Donald Bailey fut tenue secrète pendant presque toute la durée de la guerre. En 1946, le roi George VI l'anoblit. Le succès du pont Bailey dépasse le second conflit mondial. Il fut utilisé jusqu'à la fin du siècle dernier.

Le pont Bailey installé devant le musée du Génie est un pont de modèle américain. Sur le pont le véhicule est un AMX 13 VCG (Véhicule de Combat du Génie Mle F 1). Ce VCG permet de mener des opérations de terrassement, levage, déblaiement et destruction. Il est équipé d'une lame Dozer, d'une bigue démontable pouvant soulever 4 500 kg, et d'un treuil hydraulique (3 500 - 4 500 kg) commandés depuis l'intérieur du véhicule, ainsi que d'outils de pionnier : détecteurs de mines, scies mécaniques, marteau perforateur automoteur, etc.

Le pont Bailey est composé d'éléments en acier avec des composants standardisés. **L'élément de base** du Meccano est le panneau d'acier en diamant d'une longueur de 10 pieds (3.048 m). Composé de 17 pièces seulement, il pèse 285 kilos et est le composant le plus lourd du pont. Ce panneau de base peut être manipulé par six hommes.



La portée du pont Bailey est donc définie par le nombre de panneaux utilisés lors du montage.

Le tablier du pont Bailey est constitué de plusieurs éléments importants :

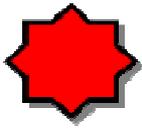
- **La pièce de pont** relie transversalement deux panneaux en vis-à-vis. Elle détermine, par sa longueur, la largeur de la voie. Le nombre de pièces de pont par panneau dépend de la charge par essieu des véhicules utilisateurs du pont (deux pièces de pont par panneau si la charge par essieu est inférieure à 10 tonnes et quatre pièces de pont par panneau si la charge par essieu est supérieure à 40 tonnes)
- **Le platelage.** Le platelage de base du tablier est constitué par des madriers de cinq à huit cm d'épaisseur, posés transversalement. Sur des modèles plus élaborés, le tablier reçoit des platelages métalliques constitués par des éléments avec des longerons qui supportent une plaque de tôle striée, revêtue elle-même d'une couche antidérapante.

Les appuis.

Les éléments de base pour l'appui des ponts sont **les piles** et **les culées**. Les ponts Bailey peuvent être réalisés sur des appuis fixes ou des supports flottants.

Anecdotes :

- Le pont Bailey a permis à la France de rétablir rapidement les réseaux routiers et ferrés détruits par les combats et les bombardements lors de la Seconde Guerre mondiale. Certains sont encore en service.
- En 1995, le montage d'un pont Bailey, cédé par la France, par le génie sénégalais sur la rivière Falémé a permis de désenclaver toute une région. La carrière du pont Bailey n'est pas encore achevée.



Autres supports exploitables pour analyser les ponts au musée du Génie :



Un espace du musée est entièrement consacré aux différentes structures élaborées pour le franchissement. On y trouve notamment une maquette de pont Bailey.

D'autres maquettes de ponts sont aussi présentes dans le musée :

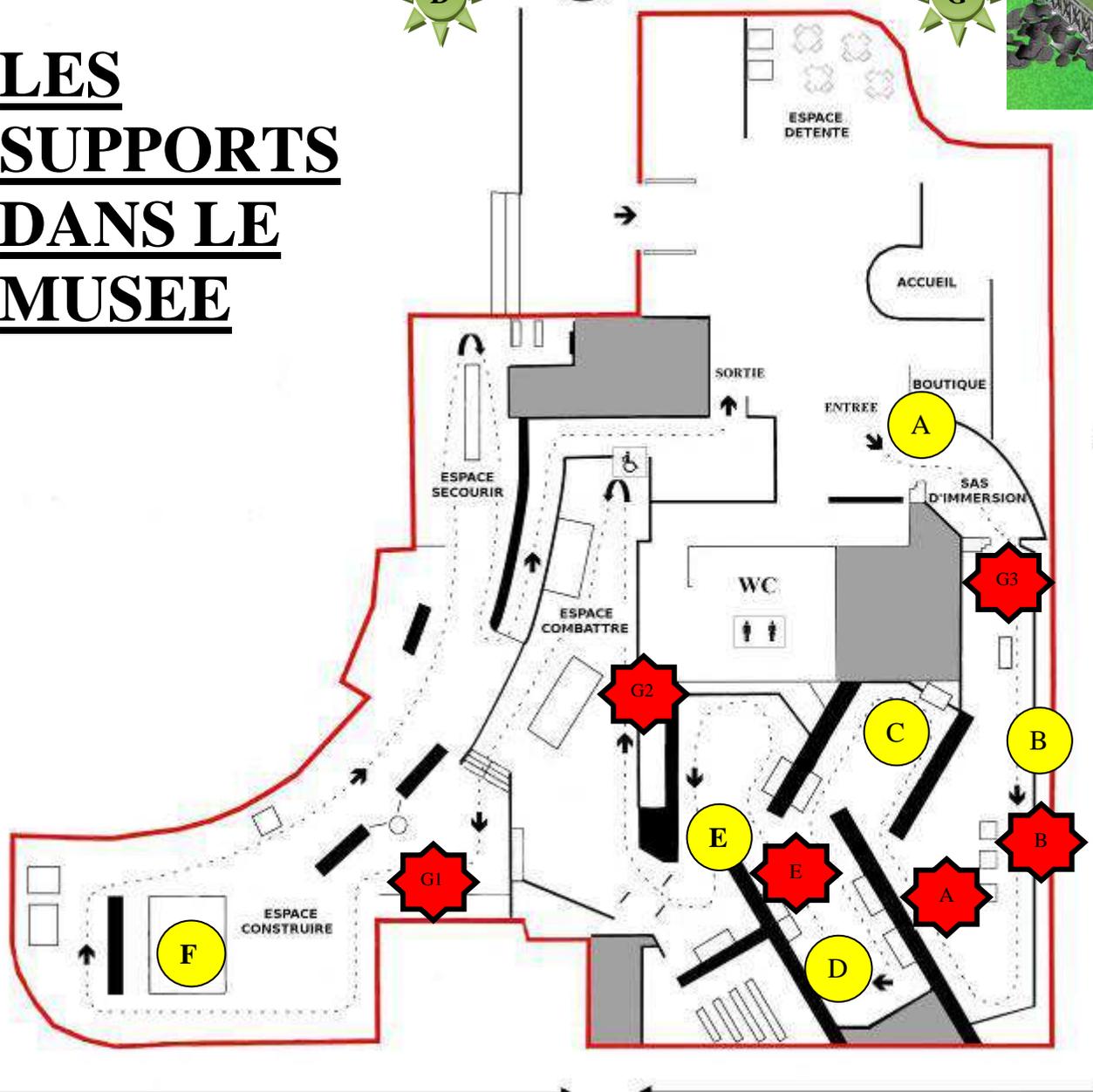
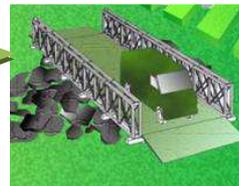


Maquette de pont romain dans la partie chronologique.



Maquette de pont en bois pour voie ferrée.

LES SUPPORTS DANS LE MUSEE



ESPACE THEMATIQUE

GALERIE CHRONOLOGIQUE

Supports principaux d'étude :

- A** Portrait de Vauban
- B** Photographie de Fort-la-Latte
- C** Diorama du siège de Besançon
- D** La caserne citoyenne 
- E** Buste de Joffre
- F** Plan-relief de Landrecies
- G**  Module de pont Bailey (extérieur devant le musée)

Espaces et supports associés :

- A** Cuirasse du 18^e s.
- B** Maquettes sur l'architecture castrale
- E** Vitrine sur Joffre
- G1** Espace sur les ponts
- G2** Maquette de pont en bois pour voie ferrée
- G3** Maquette de pont romain

LEXIQUE

Bastion : ouvrage en forme de pentagone et à profil remparé qui fait saillie sur une enceinte.

Barbacane : ouvrage défensif avancé, destiné à renforcer la défense de la porte d'entrée d'un château fort.

Châtelet : fortification ou élément de fortification défendant un passage, les portes notamment. Il peut donc être un ouvrage avancé ou intégré à une enceinte du château fort. Dans le château philippin, il est constitué de deux tours encadrant la porte. Les tours bien qu'intégrées au rempart ne communiquent pas avec lui, de sorte que le châtelet qui commande la porte peut résister de façon autonome si l'ennemi a pu pénétrer dans le château.

Contre-garde : ouvrage extérieur bas qui protège à distance les faces d'un bastion et qui permet de doubler la ligne de feux.

Courtine : dans une enceinte, pan de mur compris entre deux tours ou deux bastions.

Culée : massif de maçonnerie destiné à contenir la poussée d'un arc, d'une arche, d'une voûte.

Diorama : mode de représentation d'une scène en volume. La forme la plus simple consiste à placer un sujet avec un fond de décor peint.

Défilé : caché aux vues et aux coups de l'ennemi.

Demi-lune : ouvrage détaché du tracé de la place forte, chargé de protéger une section plus fragile (une courtine par exemple), composé de deux faces formant un angle aigu. La demi-lune est entourée d'un fossé.

Glacis : plan faiblement incliné qui raccorde la crête du chemin couvert au niveau naturel du terrain. Le glacis est battu par les feux sans possibilité d'abri pour l'assaillant.

Longeron : poutre maîtresse d'un pont métallique, d'une aile d'avion.

Madrier : planche très épaisse.

Ouvrage à cornes : construction extérieure formée d'un front bastionné, relié par des ailes à l'arrière.

Pas de souris : escalier étroit qui permet de gravir une dénivellation dans le système défensif.

Pile : Pilier chargé de soutenir un pont.

Plan-relief : mode de représentation géographique en relief sous forme de maquette de terrain comportant les détails des aménagements à l'échelle.

Platelage : plancher en charpente.

Réduit : ouvrage construit à l'intérieur d'un autre et où l'on peut se retrancher.

Traverse : mur ou monticule de terre construit sur un terre-plein ou un chemin couvert pour protéger les défenseurs d'un tir en enfilade.

POUR ALLER PLUS LOIN

Le Fort-la-Latte, les châteaux forts et le Moyen Âge :

- Durand P., *Glossaire du château du Moyen Âge*, Éditions confluentes, 2001.
Durand P., *Le château fort*, Éditions Gisserot, 1999.
Gauvard C., *La France au Moyen Âge, du V^e au XV^e siècle*, PUF, 2008.
Guillouët J.-M., *Les Châteaux forts*, mémo Gisserot, Éditions Gisserot, 2009.
Joüon des Longrais I., *Fort-la-Latte*, Monographie patrimoine, Éditions Ouest-France, 2009.
Mesqui J., *Les châteaux forts, de la guerre à la paix*, Découvertes Gallimard, 1995.
Panouillé J.-P., *Les châteaux forts dans la France du Moyen Âge*, Éditions Ouest-France, 2007.

Sitographie, films et DVD

- DVD vidéo/Dvd-rom, *Le temps des châteaux forts*, Éditions des Riches Heures, 2005.
DVD Vidéo/Dvd-rom, *Guédelon, ils bâtissent un château fort*, Guédelon, 2007.
Le site du Fort-la-Latte :
<http://www.fortlalatte.com/>
Fiches de la thématique du musée du Génie, consacrées au Moyen Âge :
<http://www.musee-du-genie-angers.fr/fiches.html?idChronologie=2>
Le film *Les Vikings*, Richard Fleischer, 1958.

Le siècle de Louis XIV, les plans-reliefs, Van der Meulen et Vauban :

- Cornette J., *La monarchie absolue, de la Renaissance aux Lumières*, La documentation photographique, n° 8057, 2007.
Cornette J., *Histoire de la France : Absolutisme et Lumières, 1652-1783*, Hachette Supérieur, 5^e édition, 2008.
Faucherre N., Monsaingeon G. et De Roux A., *Les plans en relief des places du Roy*, Centre des Monuments Nationaux, 2007.
Faucherre N. (sous la direction de), *Les fortifications de Vauban, Lectures du passé, regards pour demain*, Manuel pédagogique, 3^e cycle et collège, Fondation EDF, 2011.
Barros M., Salat N. et Sarmant T., *Vauban, l'intelligence du territoire*, Éditions Nicolas Chaudun et ministère de la Défense, 2006.
Virol M., *Vauban. De la gloire du roi au service de l'État*, Champ Vallon, 2003.
Collectif du musée des Beaux-Arts de Dijon et du Musée d'histoire et d'art de Luxembourg, *À la gloire du Roi, Van der Meulen, Peintre des conquêtes de Louis XIV*, Imprimerie nationale, 1998.
Richefort I., *Adam-François Van der Meulen (1632-1690), Peintre flamand au service de Louis XIV*, Presses Universitaires de Rennes, 2004.

Les casernes, le pont Bailey :

- Dallemagne D. et Mouly J., « La caserne Desjardins à Angers », in *Patrimoine militaire*, Éditions Scala, 2002, pp 48-55.

Voir le site du projet de la caserne Desjardins :

<http://www.angers.fr/projets-et-politiques/quartiers-durables/desjardins/>

- Potin P., « Angers et la présence de l'armée, 1873-1914 », *Archives d'Anjou, Mélanges d'histoire et d'archéologie angevines*, n° 12, 2008, p. 177-195.
Le Rouzic R.M., « La caserne de la Visitation à Angers : réoccupation d'un ancien couvent de 1792 à 1904 », *In Situ* [En ligne], 16 | 2011, mis en ligne le 16 septembre 2011, consulté le 19 décembre 2011. URL : <http://insitu.revues.org/192> ; DOI : 10.4000/insitu.192f
Bauduin P., *Les ponts Bailey*, Éditions Bertout, 2002.

RENSEIGNEMENTS PRATIQUES

- Le musée du Génie est gratuit pour les scolaires.
 - Consultez l'offre pédagogique du musée :
 - Sur le site Internet du musée du Génie,
<http://www.musee-du-genie-angers.fr/>
 - ou
 - Sur le site Internet de l'Inspection académique de Maine-et-Loire,
<http://www.ia49.ac-nantes.fr/>
- onglet « vie pédagogique » > « Patrimoine local et partenaires » > « Musée du Génie ».

Musée du Génie
106 rue Éblé
49000 ANGERS
(Ligne de bus n°5)

Tel : 02 41 24 83 16

contact@musee-du-genie-angers.fr

Coordonnées GPS :

47° 27' 30.46" N et 0° 33' 48.11" O

